

Mohamed Kheir

Slipping

إفلات الأصابع

Translation by Khaled Osman (French)

DÉRAPAGE

(1)

À ses ordres

La superbe viande rouge lui faisait de l'œil depuis la vitrine du rayon réfrigéré du magasin, et il l'imaginait – dans l'accablement de la chaleur et du jeûne – telle une lampée de crème fraîche cramoisie prête à fondre instantanément dans sa bouche. Il tenta de la griller dans la petite cour devant la porte, mais n'y réussit pas. En retournant à l'intérieur, il eut la surprise de trouver sa mère affairée à la cuisine entre ses casseroles et ses ustensiles. C'était la première fois qu'elle y remettait les pieds depuis la mort du père quelques mois plus tôt.

Remarquant le sachet de viande qu'il tenait à la main, elle lui dit d'une voix lasse : « Mets-la au frigo, ton père a demandé à ce qu'on lui cuisine du canard. »

Il fut traversé d'un tremblement, se demandant un instant si elle avait toute sa tête, mais elle poursuivit d'une façon naturelle :

« C'est qu'il m'a rendu visite dans mon sommeil. Il était installé comme à son habitude dans son grand fauteuil près de la télé, vêtu de sa gallabieh de l'Aïd.

« Sayyeda, il m'a dit, tu nous prépareras deux canards.

— Le canard, c'est vraiment lourd, j'ai répliqué, ça fatigue après une journée de jeûne.

— Mais si, qu'il a insisté fais-nous du canard, c'est la saison ! »

Sa mère lui raconta qu'elle avait accepté, après quoi son père s'était retourné pour regarder la

télévision. C'est là qu'elle s'était réveillée en larmes. Aussitôt debout, elle était sortie pour se rendre à l'antenne administrative voisine de la ferme afin de toucher leurs pensions – la sienne et celle de son mari. Ensuite elle avait fait un détour par la coopérative, acheté les deux canards et les ingrédients requis, puis était rentrée à la maison et avait allumé la lumière de la cuisine. Au moment d'y entrer cependant, elle sentit ses jambes flageoler : elle avait passé là toute son existence et voilà qu'elle s'y sentait comme une étrangère y pénétrant pour la première fois.

Ce sentiment absurde de ne pas être à sa place se dissipa toutefois au bout de quelques minutes, laissant place à une extrême absorption dans sa tâche et à une sensation de sueur moite dans l'espace exigu et brûlant de la cuisine.

Ils dévorèrent une partie du canard au cours du repas d'iftar, après quoi elle rangea le reste au réfrigérateur. Quant au deuxième canard, elle en fit cadeau aux voisins.

« Ça aussi, c'est lui qui te l'a demandé ? l'interrogea-t-il.

— Non, répondit-elle, c'est juste que Ruqaya la voisine m'a soutenue comme si j'étais sa propre sœur, et je m'étais juré de lui faire goûter mon premier plat. »

Il hocha la tête et alla se coucher avant qu'elle n'entre dans sa crise nocturne.

Deux jours plus tard, il se montra à sa porte et lui demanda si elle avait besoin de quelque chose. « Inutile de t'obliger à porter cette chemise, lui lança-t-elle, tu peux très bien mettre la bleue à présent. »

La veille, elle l'avait vu en rêve avec son père, ils riaient tous deux à gorge déployée, le père avait sorti quelque chose de sa poche et l'avait remis à son fils, celui-ci l'avait examiné d'un air satisfait – et elle avait remarqué qu'il était vêtu de sa chemise bleue.

« Mets donc la bleue, mon fils, répéta-t-elle, comme ça Dieu te bénira aujourd'hui. »

Ainsi, à compter de ce jour consacré au canard et moins de quatre mois après avoir décédé, son père avait pleinement ressuscité à la maison : c'est lui qui fixait le menu de tel ou tel repas, leur

rappelait de ne pas manquer de rendre visite à tel ou tel proche, ou encore informait la mère des endroits où elle pouvait trouver certains documents enfouis au milieu de la papperasse.

Avec le temps, il s'enhardit davantage, exigeant d'eux des décisions encore plus cruciales : par exemple, il demanda un jour à son fils, toujours dans ce même langage onirique crypté, de renoncer à son travail de nuit. Le fils en éprouva de l'agacement, puis une franche envie de protester, il était de nouveau en proie à ces troubles intestinaux qui l'avaient toujours accompagné du vivant de son père. À tout moment, il s'attendait à le découvrir assis sur l'une des chaises de l'entrée ou à se heurter à lui en se rendant à la salle de bain. Chaque fois qu'il traînait à exécuter les ordres du père, transmis par le truchement de visions ou de rêves, sa mère paniquée fondait en sanglots. « Dieu te protège, mon fils ! », s'exclamait-elle, et derrière la prière se dissimulait un sens caché, à savoir que ladite protection divine dépendait de son application à ne pas fâcher son père, fût-il décédé.

Avec le temps, l'impression s'insinua en lui que peut-être sa mère s'était mise à inventer ces rêves, surtout lorsqu'elle lui interpréta l'une d'entre eux comme nécessitant qu'il rompe avec une fille à laquelle il projetait de se fiancer, puis avec la suivante qu'il avait voulu lui présenter rapidement après la première.

« Mon père ne se serait jamais opposé ainsi à ce que je me marie. » pensa-t-il, et ses soupçons à l'égard des visions de sa mère s'aggravèrent, il mettait en doute jusqu'à leur existence, toutefois il n'osa pas lui en faire part ouvertement.

Tantôt ce doute montait en lui comme une vague, alors il s'emportait contre sa mère, tantôt la vague redescendait et alors c'est contre son père qu'il en avait, lui en voulant de continuer à contrôler la marche du foyer depuis la tombe. Pour la première fois, il songea à quitter la maison. Jusqu'au jour où, fait inédit, son père apparut non dans le rêve de la mère mais dans le sien. Se tenant à l'entrée de la chambre, l'air triste, il lui désigna d'un signe de tête la chambre à coucher

parentale avant de lui dire: « Allez debout, va réveiller ta mère. »

(2)

Même les passants ne nous ont pas prêté attention

Dans le ciel, les nuages défilaient prudemment, comme s'ils craignaient de déverser leur charge par inadvertance. Quant à moi, sur la terre ferme, je pressais le pas derrière Bahr, essayant de rester à sa hauteur, lui dont le pas était étonnamment rapide pour ses courtes jambes.

Il me conduisit ainsi jusqu'à une ruelle exigüe quoique hérissée de larges balcons dans le quartier de Moharram Bey, et s'immobilisa au pied d'un grand immeuble mutique qui occupait un bloc entier. Nous restâmes là un moment, jusqu'au moment où Bahr parut se souvenir de quelque chose. Il se remit à marcher et nous arrivâmes sur une vaste avenue délicatement éclairée par les premières lueurs de l'hiver alexandrin.

Dans cette zone, de vieux immeubles, jaunâtres et écaillés, paraissaient empilés en enfilade, à distance des autres blocs situés de part et d'autre. Quant au sol, il était strié d'un immense réseau de rails de tramway qui s'entrecroisaient comme des vaisseaux sanguins.

Bahr reprit sa marche, choisissant avec circonspection où poser le pied, et je le suivais en mettant prudemment mes pas dans les siens. Il scrutait le sol très attentivement, comme quelqu'un qui examine une chose tout en se souvenant d'une autre, enjambant les rails l'un après l'autre. Je continuais de le suivre docilement.

Un peu plus tard, Bahr s'immobilisa quelques secondes avant de chuchoter : « C'est ici... » Là-dessus, il me tira de manière à ce que je me tienne exactement derrière lui. À cet instant précis retentit dans le lointain le grincement métallique caractéristique des roues du tram, et ce son gagna

progressivement en intensité, tandis que de l'autre côté, derrière nous, montait un bruit similaire qui paraissait être l'exact écho du premier.

De là où je me trouvais, juste derrière Bahr, et voyant au-delà de lui puisque légèrement plus grand en taille, je vis le premier tram arriver depuis la droite, suivi du second exactement à son image en provenance de la gauche. Les deux rames fonçaient sur nous, figés debout au milieu, de sorte que mes genoux commencèrent malgré moi à trembler.

« Bahr ? »

Il ne répondit pas tout de suite, se contentant après quelques instants de déclarer simplement :

« Tu peux fermer les yeux si tu préfères. »

Mais je n'osais pas, et préférais me lamenter une fois de plus de m'être laissé entraîner dans cette expédition qui à chaque instant révélait davantage sa folie. Le grincement retentissait de plus en plus fort, et le sol tremblait tandis que de petits cailloux volaient en éclats. Les deux rames se faisaient face, gagnant toujours plus en vitesse. J'aurais voulu m'enfuir mais j'avais l'impression qu'il était déjà trop tard, de plus je risquais de me perdre au milieu de cette forêt de rails quadrillant le sol et de me retrouver par erreur au mauvais endroit, aussi préfèrai-je rester à ma place.

C'est le tram provenant du côté droit qui arriva en premier, sa voiture de tête exténuée et vétuste nous dépassa avant de dévier de sa route, très légèrement certes mais assez pour franchir la distance qui nous séparait et venir presque à notre contact. Il me sembla voir le conducteur nous jeter depuis son siège surélevé un regard sans expression.

C'est le moment que choisit le second tram – provenant de la gauche – pour surgir. Il glissait sur ses rails entrecroisés avec ceux du premier, trajectoire que nous vîmes s'infléchir de quelques millimètres, de,, sorte qu'il nous frôla en nous passant par la gauche.

Les rames nous toisaient de part et d'autre, grands corps jaunes faisant figure d'ombres pour les bâtisses alignées des deux côtés de la route. Il nous aurait suffi de changer notre position d'un

seul millimètre pour que l'une ou l'autre des voitures nous pulvérise. Nous nous tenions dans ce minuscule réduit de forme quasi circulaire ménagé par la course parallèle des trams. Le tintamarre provoqué par les roues était assourdissant, et le souffle de la mort pesait sur nous depuis que la lumière avait disparu, effacée derrière les rames propulsées sur leurs trajectoires.

C'est alors, à la faveur d'un clignement de luminosité, que la vis.

Elle était penchée sur une machine à coudre, en chemise de nuit ; elle jeta sur moi un regard inquisiteur avant de m'interpeller subitement, une pointe d'étonnement dans la voix : « Mon Dieu, Seif, qu'est-ce que tu as grandi ! » Puis elle s'éteignit telle une étoile arrivée à extinction, et il sembla que les deux tramways fuyant par devers nous ne cesseraient jamais leur danse. Que serait-il donc arrivé si Bahr s'était trompé ? Si, au fil des années, les rails s'étaient déformés de quelques millimètres ? Si l'une des rames s'était affaissée de tout son long contre le bas-côté, sous l'effet de l'obsolescence ou du manque d'entretien ? Les gens qui se suicident éprouvent-ils cette même sensation dans les secondes précédant l'ultime écrasement ? Est-ce qu'ils voient ce que j'ai vu, ou est ce que le choc nerveux les anéantit avant même que les tôles métalliques ne les broient ?

Les trams disparurent enfin au loin, un « enfin » qui n'avait pris que quelques secondes, mais cela ne m'empêcha pas de me palper la chevelure comme pour voir si le grisonnement s'y était étendu.

Contrairement à moi, Bahr semblait tout excité, le « point de salut » – comme il le nommerait au moment de relater cette aventure dans ses écrits – existait bel et bien. Était-ce au hasard qu'on le devait, ou était-il l'œuvre de quelque ingénieur qui l'aurait conçu comme solution à une énigme ? Et du reste, comment était-on parvenu à le localiser ?

Avant même que je ne le lui demande, Bahr posa la main sur mon épaule et désigna d'un signe de tête le point de rencontre des deux trams, l'endroit exact où nous nous étions tenus. Puis il m'adressa un clin d'œil et me demanda en souriant : « Au fait, t'as vu quelque chose ? »

Ensuite il se tut, quelque peu sonné lui-même, avant de poursuivre son enquête en esquissant un sourire encore plus large.

« T'as vu qui ?

— Ma mère... » répondis-je d'une voix pareille à un sifflement de serpent.

Il me dévisagea un moment sans rien dire, puis hocha lentement la tête à plusieurs reprises – son regard commençait à refléter quelque chose de l'ordre du désespoir.

Il desserra les lèvres pour dire quelque chose mais y renonça rapidement. Pour finir, il se contenta de lancer en déformant exagérément la bouche : « *Classic !* »

J'étais toujours sous le coup de ce qui était arrivé, je contemplais ses élégants cheveux gris, ses lunettes rouges quelque peu excentriques, épaté par son entrain que j'attribuais aux longues années qu'il avait passées à l'étranger.

Il n'avait absolument pas l'air de quelqu'un qui décéderait moins d'un mois plus tard – et même si je l'ignorais moi-même à ce moment-là, je n'arrive pas à séparer ce souvenir de l'idée de sa mort. Je nous revois toujours entre rêve et veille, debout tous deux à Moharram Bey sous cet agréable soleil, et moi ne parvenant pas, pour cause de langue nouée, à le mettre en garde contre sa mort prochaine.